

## Lecture de l'image érotique : théorie d'une pratique

**Paul Bouissac**

*Université de Toronto*

LE CHOIX DE L'IMAGE ÉROTIQUE comme terrain d'enquête relève d'une stratégie de recherche qui consiste à aborder un problème par l'étude d'un cas limite. Le pari heuristique qui est ainsi fait consiste à poser l'hypothèse que le phénomène considéré n'est pas une anomalie, mais, au contraire, révèle des caractéristiques essentielles par une exagération naturelle de ses traits les plus importants. Le problème de la lecture de l'image vise en effet une expérience qui, pour être commune, triviale même, n'en est pas moins extrêmement complexe, et, à bien des égards, mystérieuse, magique presque, voilée de cette illusion qu'est la transparence ou la simplicité. Pour conceptualiser et problématiser ce mode particulier de l'existence quotidienne, il convient de construire l'*interface* qui unit pour le temps de la « lecture » d'une part un système neurophysiologique et cognitif et d'autre part un ou plusieurs objets doués de qualités sensibles, morphologiques, culturelles, économiques et sociales particulières. Naturellement, comme c'est le cas pour toute *interface*, ces deux côtés de la « lecture » ne constituent pas des univers séparés mais font partie d'une seule et même complexité. Il est néanmoins nécessaire, pour les besoins de la recherche, de construire une *interface* simplifiée avec des variables groupées en configurations provisoirement séparées. C'est pourquoi l'accentuation des traits fournie par les cas limites offre un objet privilégié à l'opportunisme méthodologique, sorte de créneau scientifique que le chercheur se doit d'explorer.

### UN CAS LIMITE DE LA LECTURE

Précisons d'emblée que dans cet essai érotisme et pornographie ne seront pas distingués dans la mesure où l'on peut dire, selon la formule d'Eric Losfeld, que « la pornographie est tout simple-

ment l'érotisme de l'autre » (Etiemble, 1987, 35) — l'autre étant entendu ici au sens individuel mais aussi, et peut-être surtout, au sens social, culturel et érotique, c'est-à-dire du point de vue de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler l'orientation sexuelle. Les beaux efforts déployés par Etiemble dans son recueil d'essais intitulé *L'Érotisme et l'amour* (op. cit.) pour faire un éloge lyrique de l'érotisme sans encourir le reproche de faire l'apologie de la pornographie sont aussi touchants que peu convaincants. On pourrait aussi bien dire, paraphrasant Losfeld, que l'érotisme, selon Etiemble, est tout simplement la pornographie érudite.

Cette remarque préliminaire faite, il convient de se demander en quel sens on peut dire que l'image érotique représente un cas limite. Cinq arguments au moins permettent d'établir ce statut. Tout d'abord, si toute lecture se signale par un effet, l'effet de lecture de l'image érotique est incontournable, tangible et mesurable. Il se situe à la frontière de la manipulation psychologique et de la manipulation physique. L'impact physiologique des signes ne peut être éludé. La transformation opérée par l'information que traite le système neuropsychologique du « lecteur » se manifeste par des phénomènes vasocongestifs aussi bien chez l'homme que chez la femme. Ces effets qui sont causés par le relais de la perception visuelle, sont identiques à ceux qui sont le résultat d'une stimulation tactile, et, dans les deux cas, ces effets sont mesurables de 10 à 30 secondes après le début de la stimulation (Bancroft, 1980).

Deuxièmement, si toute lecture a des conséquences comportementales ou pragmatiques — qu'elle immobilise l'organisme ou le mobilise et le motive pour l'accomplissement d'actions — les livres (d'images) « qu'on ne lit que d'une main » selon l'expression rapportée par Jean-Jacques Rousseau dans *Les confessions* (Goulemot, 1991) — démontrent, en un raccourci saisissant, le passage de l'événement cognitif au schème d'action.

Troisièmement, l'expérience de cette lecture d'image coïncide si étroitement dans ses effets avec la lecture de textes érotiques que si l'on doutait de la légitimité du traitement analogique du terme « lecture » appliqué à l'image, ce phénomène ne pourrait que mettre en évidence la similarité, sinon l'identité, des processus en jeu.

Quatrièmement, la lecture de l'image érotique souligne à la fois le caractère hédonique et idiosyncratique de la lecture — à chacun son érotisme — et sa généralité puisqu'il existe une véritable

industrie, à l'économie florissante, de la production massive d'images érotiques stéréotypées dont les caractéristiques formelles rappellent les stéréotypies narratives, tout en les mettant en lumière avec une sorte de brutalité qui révèle la pauvreté numérique de leurs figures de base.

Finalement, l'image érotique étant inséparable des interdits qui en réglementent la « consommation », c'est tout l'appareil de l'économie symbolique et politique de la lecture — d'images ou de textes — qui se manifeste quand on en considère les mécanismes socio-culturels.

Il semble donc raisonnable de partir de l'hypothèse que, loin de constituer un objet à part, déviant, marginal — une paralexure, comme on a pu parler jadis de paralinguistique ou de parapsychologie — l'image érotique et sa lecture appartiennent à un continuum sur l'échelle duquel elles représentent le degré extrême de certaines variables communes à tout processus de lecture quel qu'il soit.

#### UNE DIMENSION NEGLIGEE

L'un des avantages de cette approche devrait être de permettre la conceptualisation d'une dimension importante mais souvent négligée de la lecture. Celle-ci a en effet été systématiquement explorée en tant que processus linguistique et cognitif dans le cadre de la sémiotique des stratégies narratives, ainsi que du point de vue de l'intelligence artificielle pour laquelle une lecture qui serait à la fois automatisée et intelligente constitue une sorte de *graal*. Il s'agit toujours de comprendre comment les unités d'information (à quelque niveau qu'on les identifie et qu'on les construise) s'additionnent jusqu'au point où elles atteignent des seuils à partir desquels l'horizon d'attente est modifié, l'attention bifurque vers un autre champ d'incertitude, et comment, au cours de ce processus même de jeu de cache-cache combiné avec un jeu de piste, de grands ensembles cognitifs s'élaborent, se structurent et se hiérarchisent en fonctions. Peu importe le mode d'appropriation de l'information — débit linéaire ou exploration d'un espace bi-dimensionnel — une « histoire » émerge, que l'on peut ensuite résumer ou développer à loisir en jouant de la géométrie variable de ses relations.

Mais la lecture n'est pas un phénomène purement cognitif. Elle met en branle un jeu complexe d'émotions, de l'ennui sopor-

rifique à la colère, de l'hilarité ou de l'euphorie à l'angoisse ou à la dépression. Elle peut conduire à engager une action ou à y renoncer. Elle peut aussi provoquer une excitation sexuelle assez forte pour conduire à l'orgasme, ou, inversement elle peut dégonfler l'enthousiasme s'il s'agit d'une lecture « édifiante », médicale, peut-être même sémiotique. Tous ces cas décrivent aussi bien des instances textuelles qu'imaginées, et un premier ordre de problèmes que cette constatation a fait émerger concerne le primat des unes sur les autres, soit que l'on considère que l'image ne peut produire de sens que prise dans un réseau discursif — ne serait-ce que celui que suggère son titre et son contexte — soit que l'on veuille fonder dans le schème visuel — iconique ou relationnel (graphique) — les conditions mêmes de tout discours sensé. C'est cette dernière approche qui sera adoptée ici, du moins à titre d'hypothèse de travail.

Le choix de cette hypothèse n'est cependant pas arbitraire : il est étayé d'abord par le fait que la lettre ou le caractère, le mot ou l'idéogramme sont d'abord des images à percevoir, à organiser et à interpréter; ensuite par l'apparition très récente de l'écriture, et celle relativement récente du langage dans un organisme dont l'évolution (et donc la survie) présuppose la lecture inférentielle non seulement d'un univers (environnement) primordialement visuel, mais aussi de comportements sociaux que la ruse et le machiavélisme rendent de plus en plus difficile à déchiffrer, mais qui ont tous en commun qu'ils requièrent la construction d'intrigues de nature dramatique à partir d'indices visuels (Byrne et Whiten, 1988).

Certes, il ne s'agit là que d'hypothèses, mais qui valent qu'on en explore le potentiel descriptif et explicatif étant donné l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons encore en ce qui concerne la biologie de la lecture (Bryden, 1991) et notamment les processus par lesquels l'information visuelle se transforme en événements cognitifs, thymiques ou comportementaux dans des registres à la fois aussi proches et distincts que le réel et le fictif. Là encore, le statut de cas limite de la lecture de l'image érotique se signale puisque, textuelle ou iconique, c'est-à-dire pure fiction ou simple apparence, elle n'en produit pas moins un effet bien réel, un interprétant (au sens de Peirce) qui met, provisoirement, un terme à la sémosis.

A partir de la perspective ainsi ébauchée, abordons donc le problème de la lecture de ces images par une série de coups de

sonde, puisque, étant donné l'état actuel du savoir, il n'est pas possible de proposer une vision théorique complète et cohérente. L'ordre dans lequel les problèmes successifs seront présentés ne se veut pas significatif ou démonstratif — disons le simplement suggestif.

## FORMES SIMPLES

Si la dimension d'un corpus est une indication suffisante du volume de circulation et de la densité d'usage qu'il suggère, l'iconographie érotique constitue une masse incontournable malgré sa marginalisation officielle dans les « enfers » des bibliothèques, la documentation clinique des « déviations », ou les dossiers de pièces à conviction accumulées par les autorités judiciaires. Par « iconographie érotique » entendons la représentation plus ou moins réaliste ou stylisée, partielle ou totale, de corps sexués d'humains ou d'animaux montrés dans des rapports potentiels ou actualisés d'excitation et de consommation sexuelle. Des innombrables pictographes et pétroglyphes préhistoriques aux graffiti modernes, des traditions iconographiques de l'orient ancien et moderne à l'industrie contemporaine de l'image, fixe ou mobile, photographiée ou dessinée, nous sommes en présence d'une activité de production de masse dont le corrélat est une « lecture » intensive et sans cesse renouvelée.

Cependant, un examen même cursif du corpus permet de constater que ces représentations sont construites à partir d'un petit nombre de formes simples dont la combinatoire elle-même est assez limitée. Elles comprennent les marques biologiques du dimorphisme sexuel (organes génitaux et morphologie secondaire) et un répertoire de formes de relation, qui même si l'on retient le chiffre magique, 36 ou 42 selon les traditions, impose des contraintes à la liberté de composition graphique. L'utilisation des couleurs s'y trouve également restreinte par les bornes d'une palette chromobiologique.

En dépit des variations culturelles — kinésiques, posturales et vestimentaires — c'est la redondance de ces formes simples qui caractérise le corpus. Il y a un « vocabulaire » de base de l'érotisme visuel. « C'est un peu comme s'il existait une transhistoricité de l'obscène » remarque Goulemot (1991, 9).

On peut noter aussi que ces formes simples peuvent être représentées très sommairement sans perdre de leur efficacité sur le « lecteur » pourvu qu'elles restent dans les limites de leur pertinence neurobiologique. En réalité ces formes simples paraissent d'autant plus « lisibles », c'est-à-dire enclenchent d'autant plus facilement leur chaîne d'interprétants, qu'elles sont schématisées et que leurs caractéristiques pertinentes sont exprimées de manière redondante. Mais cela peut-il vraiment nous surprendre ? On sait en effet depuis les travaux de Tinbergen (1951) et de Lorenz (1981), qui remontent déjà à plus d'un demi siècle, que, dans les interactions de prédation, d'agression et de reproduction, beaucoup d'espèces réagissent avec une intensité accrue à des signaux artificiels qui reproduisent la forme et la couleur d'une partie de l'organisme des proies ou des conspécifiques en l'absence du reste du corps. Il en va de même pour la corrélation d'une surface et d'un mouvement indépendamment d'autres qualités. L'exemple classique des poissons combattants (Lorenz, 1981, 56), des crapauds gobeurs de mouches (Cahmi 1984, 218—224) et des oiseaux exploités par leurs hôtes parasites suffisent à montrer que certaines configurations pertinentes peuvent déclencher des comportements complexes dans un contexte non approprié (Willie 1981). Le cas récemment documenté de la drosophile mâle qui engage un comportement de reproduction envers tout objet dont les dimensions et les modalités de mouvement rappellent de près ou de loin une drosophile femelle, illustre bien ce phénomène.

L'être humain que quelque dessin, agrémenté ou non de couleurs, imprimé sur une feuille de papier de quelques centimètres de surface, au parfum d'encre d'imprimerie, suffit à plonger dans un état de désir qui le conduit à l'orgasme inséparable du comportement de reproduction, n'agit pas autrement. Naturellement les formes simples ne relèvent pas exclusivement du domaine de la sexualité. La reconnaissance des conspécifiques est fondée sur les mêmes mécanismes. On sait par exemple que les nouveaux-nés réagissent par le sourire s'ils sont confrontés à un carton blanc sur lequel deux taches noires sont disposées sur une ligne horizontale selon un écartement semblable à celui des yeux humains (Bower, 1966).

D'innombrables expériences dans le domaine animal aussi bien que dans le domaine humain ont montré que l'évolution a doté les organismes — et ce souvent dès la naissance — de circuits

neurologiques les pourvoyant d'une sensibilité sélective à certaines configurations spatio-temporelles et chromatiques, liées à des schèmes comportementaux vitaux. Comme je l'ai suggéré ailleurs (Bouissac, 1986), cela permet de poser le problème de l'iconicité en termes différents de ceux qui définissent le cadre conceptuel de l'approche sémiotique traditionnelle (Eco, 1978) qui fait partir l'organisme d'une abondance de percepts confus et chaotiques parmi lesquels celui-ci est censé organiser progressivement des ensembles morphologiques cohérents et épurés. Il semble bien au contraire que le schématisme pertinent soit premier et que la richesse confuse des qualités sensibles soit le résultat de processus secondaires élaborés au cours de l'expérience du monde. Des observations scientifiques portant sur le comportement des humains et des chimpanzés à l'égard d'un mode reptilien de progression — obtenu par exemple en faisant onduler une corde sur le sol — montrent que cette catégorie de percepts déclenchent des réactions de peur et de fuite, et ce chez de jeunes primates qui, étant nés en captivité, n'ont jamais eu l'occasion d'être confrontés avec des reptiles (Russel, 1979).

Au niveau fonctionnel neurologique, les expériences de Hubel et Wiesel (Hubel, 1982) ont montré que certains neurones du cortex visuel du chat sont sélectivement sensibles à certains traits structuraux ou qualitatifs de l'environnement, suggérant ainsi une possible base physiologique au phénomène discuté ici.

On peut aisément comprendre pourquoi l'évolution aurait favorisé ces montages neuronaux qui mettent à la disposition de l'organisme des raccourcis vitaux, faisant gagner à la fois temps et énergie par rapport à l'analyse pixel par pixel et à l'apprentissage dans un milieu naturel où chaque fraction de seconde peut faire la différence entre la survie et l'extinction. Si le système nerveux s'est bien construit en dialogue constant avec l'environnement, sous le couperet d'un feedback impitoyable, on ne saurait s'étonner que de telles correspondances aient été sélectionnées dans les organismes.

Parmi cet alphabet biologique de formes simples — que René Thom a mathématisées dans la perspective d'une morphologie de la « saillance » et de la « prégnance » issue de la Gestalt Théorie (1981) — les formes pertinentes à la reproduction humaine constituent un sous-ensemble important.

## L'ALPHABET D'EROS

Admettons donc l'existence de configurations de lignes et de couleurs qui, perçues par un organisme qu'un taux approprié d'hormones particulières a rendu réceptif, apparaissent comme étant non seulement de « bonnes formes » (saillance) mais aussi de « belles formes » (prégnance), c'est-à-dire qu'elles stimulent son intérêt sexuel. Par rapport à ces prototypes transindividuels, la perception du réel contient du bruit — au sens de la théorie de l'information — qui par un phénomène d'interférence peut affecter le désir d'un certain coefficient de fragilité. Les artéfacts qui puisent leur prestige érotique aux sources de cet alphabet primordial doivent donc avoir recours à une redondance souvent sans nuance pour contrer le brouillage toujours possible de leur répertoire morphologique. Ainsi retouche-t-on les photographies ou maquille-t-on, pour les iconiser d'avantage, les corps photographiés dans des positions « avantageuses ». Le dessin, naturellement, permet d'être encore plus efficace dans l'élimination du bruit. L'examen d'un corpus d'images érotiques révèle que ces formes simples sont systématiquement soulignées ou reconstruites, que leur cadrage oriente et contraint la focalisation du regard, et que, malgré la variété des marques culturelles qui sont intégrées à l'image (ethnicité, position sociale, contextes stéréotypés tels que la plage, le sauna, l'hôtel, etc.) elles manifestent une extrême redondance. Comme le remarque Goulemot à propos de la littérature érotique, elles sont essentiellement monosémiques (op. cit., 78).

La lecture de l'image érotique sera donc d'abord l'identification immédiate de ces formes simples dans un cadre suggérant un contexte social pertinent. Mais il ne s'agit pas d'une identification passive, ni purement cognitive. Ces images sont saisies dans un flux, elles sont l'objet d'une quête — souvent périlleuse comme le documente Goulemot (op. cit.) dans le cas du XVIII<sup>ème</sup> siècle en France. Leur lecture n'est complète qu'une fois leur effet accompli. On constate leur accumulation paradigmatique dans les cellules des détenus, les chambres des adolescents, les placards des militaires qui fixent leur désir sur ces icônes qui polarisent leur plaisir — souvent plus efficacement que la réalité. Elles font partie du dispositif de jouissance des lieux spécialisés où elles constituent une incitation permanente à la consommation, au point que l'on peut se demander si l'oeil

n'est par l'organe sexuel par excellence, idée que le récit célèbre de Georges Bataille, *Histoire de l'oeil* (1928/1970) pousse à un paroxysme proche de l'insoutenable, c'est-à-dire de l'illisible.

## LE VISUEL ET LE SEXUEL

Les propositions théoriques concernant le rôle du visuel dans les comportements sexuels ne peuvent être formulées qu'avec beaucoup de précautions, car le tabou qui continue de peser sur toute recherche empirique dans ce domaine freine considérablement l'investigation scientifique. Comme le fait remarquer un chercheur du Département de Psychiatrie, Pédiatrie et Sciences du Comportement de l'Université Johns Hopkins :

il est difficile de généraliser avec suffisamment de certitude les théories qui s'élaborent à partir de l'éthologie animale comparée et des données cliniques humaines, parce que le tabou portant notamment sur la sexualité infantine empêche toute recherche empirique dans ce domaine.

(Money, 1991, 139)

Quiconque entreprend d'aborder ce genre de questions doit mettre à contribution son expérience personnelle complétée par les confidences glanées au cours de la vie, et donc se situer dans une tradition largement orale dont les échos se retrouvent dans la littérature psychanalytique clinique. Ces données — ne l'oublions pas — sont donc déjà organisées en récit et sont informées probablement autant par les moules culturels, par les modes narratifs du folklore et par des résistances semblables à celles qui infléchissent les rêves, que par des sources directement phénoménologiques. Quoiqu'il en soit, certaines hypothèses intéressantes ont été proposées au cours de la dernière décennie en ce qui concerne les rapports du sexuel et du visuel des points de vue phylogénétiques et ontogénétiques, généralement dans le cadre — faute de mieux — de l'éthologie comparée.

Les « erotologists » (e. g. Haug, Brain and Aron, 1991) appellent « proception » la phase préliminaire de l'expérience « erotosexuelle ». C'est la préparation, la mise en place de cette configuration neuropsychologique qui structure le désir tout en orientant l'action. L'éthologie humaine (e. g. Eibl-Eibesfeldt 1975,

Perper 1985) a mis en évidence, à partir d'études interculturelles, une base commune propre à *Homo sapiens sapiens* sur laquelle se brode les variations culturelles portant sur les codes cosmétiques, gestuels, vestimentaires et verbaux, ou même en rapport avec des comportements sexuels stéréotypés tels que les codes — purement conventionnels — qui selon les cultures signale le statut de prostituée, ou encore, dans les sous-ensembles sociaux de la culture homosexuelle occidentale contemporaine, le port de mouchoirs de couleurs différentes, de trousseaux de clefs ou d'anneaux à l'oreille dont le sens varie selon qu'il se porte à droite ou à gauche (Fischer, 1977, Theleweit). L'identification de tels signes secondaires dans une photographie ou dans un dessin — que leur présence soit soulignée ou qu'elle soit seulement perceptible pour l'initié, implique un programme d'action potentiel qui permet l'embranchement de la lecture de l'image sur le registre des fantasmes du lecteur.

Le problème de l'importance quasi exclusive du visuel dans la sexualité humaine reste entier. En effet, chez les primates, bien que les signaux visuels aient une certaine importance, ce sont surtout les signaux olfactifs et gustatifs qui sont déterminants. Chez le chimpanzé par exemple, la femelle signale sa réceptivité périodique par un gonflement considérable de la région péri-néale qui se colore d'un rouge vif, violacé, qui attire à distance l'attention des mâles. Ceux-ci toutefois ne se mettent en phase proceptive qu'après avoir soigneusement humé et goûté les sécrétions qui accompagnent ce signal visuel, comme s'il fallait que les deux ordres de signalisation fussent associés pour enclencher le comportement de séduction, lui-même éminemment visuel puisque le mâle exhibe à distance son pénis érigé en direction de la femelle qui peut alors signifier son acceptation (Larry Goldmann, communication personnelle).

Toutefois il convient de se garder de généraliser trop vite en primatologie, en invoquant par exemple l'exhibitionnisme masculin, souvent lié à des comportements ou des représentations apotropaïques, les premiers s'observant aussi chez les primates, les secondes se trouvant en abondance dans les statues ithyphaliques qui marquent les confins d'un territoire (Eibl-Eibesfeldt, 1975, 404—407). Il ne faut pas oublier que le comportement sexuel des primates offre un éventail très large de possibilités selon les espèces, mettant en jeu, comme l'a montré de Waal (1989), des économies sexuelles différentes en relation avec des struc-

tures sociales particulières. La part du visuel dans la sexualité humaine ne peut donc pas être purement et simplement extrapolée de quelques observations éthologiques. La réalité est beaucoup plus complexe et soulève des problèmes beaucoup plus intéressants que ne le ferait une hypothétique continuité.

Les travaux de Money (e. g. 1980, 1986, 1991) et d'autres sexologues (e. g. Haug et al. 1991) éclairent le rôle du visuel dans le processus de la reproduction humaine. Leur notion de « *proception* » comprend non seulement un ensemble d'actions, mais aussi ce qu'ils nomment « *ideation* » et « *imagery* ». Ils utilisent même un néologisme, « *imagerons* » pour désigner ces unités « *imagées* » dont les séquences forment des « *fantasies* » à la fois visuelles et narratives qui soutiennent le désir et conduisent à l'orgasme. Lorsque ces ensembles visuo-narratifs sont réalisés sous forme d'objets (photographies, comportements ritualisés, mise en scène, etc.) au niveau d'une culture ou dans le code idiosyncrasique du groupe, du couple ou de l'individu, ils les conceptualisent sous le terme de « *practicons* ». Ces néologismes valent ce qu'ils valent, et peuvent prêter à sourire, mais ils permettent une manipulation conceptuelle, établissant une certaine distance par rapport à l'objet étudié. Cela peut faciliter l'examen du problème de la lecture de l'image érotique dans une perspective phylogénétique, ce qui suppose la démystification de la sexualité humaine, ainsi replacée dans l'ensemble des stratégies de reproduction produites par la sélection naturelle au cours de l'évolution. Après tout, il ne faut pas oublier que beaucoup d'espèces se reproduisent de manière asexuelle. D'autres espèces, hermaphrodites, ne constituent pas des monstruosités biologiques mais au contraire une stratégie de reproduction aussi efficace que d'autres comme en témoignent les escargots. D'autres espèces encore comprennent des individus dont le sexe alterne selon l'âge ou selon les circonstances (Maynard Smith, 1988, 165—179). Bref, si l'on veut comprendre le phénomène de la lecture de l'image érotique, sans doute vaut-il mieux prendre ses distances et poser la question en termes d'« *imagerons* » et de « *practicons* », avant de tenter de découvrir si ces concepts correspondent à des unités fonctionnelles du cerveau.

Il semble à peu près établi que dans *Homo sapiens sapiens* le mâle dépend davantage du visuel que la femelle dans la phase « *proceptive* », mais il reste la possibilité qu'il s'agisse là d'une variante culturelle car très peu de recherches ont été faites dans les

cultures où l'initiative érotosexuelle revient traditionnellement à la femme. A cet égard il convient de noter qu'il existe aussi une production importante de films, vidéos et autres images érotiques destinées à la consommation homosexuelle féminine, même si cette production est à l'occasion détournée vers des « lecteurs » hétérosexuels masculins. Toutefois Allen et al. (1989) ont démontré une différence très nette de la région préoptique du cerveau entre l'homme et la femme, caractéristique qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres espèces (Gorski et al., 1978).

Si cette hypothèse générale était confirmée, elle s'accorderait avec la théorie qui fait commencer au stade embryonnaire de l'ontogénie un dispositif hormonal qui favorise le lien du visuel et du sexuel chez le mâle, et dont les modulations expliqueraient en partie les variantes qui s'observent dans la sexualité humaine et sur lesquelles s'exerce la combinatoire culturelle. Signalons toutefois que la façon dont les hormones modulent l'interprétation des signaux reste problématique, quoique indubitable, et donc qu'on ne peut pas faire l'émission de cette dimension dans l'étude de la lecture. Enfin, il est important de ne pas oublier que ces problèmes sont posés ici à partir d'une culture — l'occident moderne — qui exerce une répression systématique sur ce lien essentiel entre le visuel et le sexuel, et où la circulation des livres d'images est historiquement l'objet d'une surveillance policière qui peut entraîner encore de lourdes conséquences judiciaires. Il suffit, pour prendre conscience de l'arbitraire de cette variable culturelle, de penser à la statuaire de l'Hindouisme avec l'exubérance « perverse et polymorphe » (pour reprendre l'expression que Freud appliquait à la sexualité infantine) de sa pornographie sacrée, qui s'étale aussi bien aux flancs ensoleillés de ses temples que dans la pénombre de ses sanctuaires — vision qui, rappelons-le, provoque le point de rupture psychologique de l'héroïne occidentale dans la version filmée du roman de Forster, *A passage to India* (1924/1985).

Comprendre la lecture de l'image érotique, c'est donc aussi essayer de comprendre le refus de lecture, la répression de l'image explicite, l'économie du langage clandestin. S'il est bien vrai que le visuel et le sexuel sont intimement liés, le problème de leurs frontières ne peut que se poser avec acuité dans la mesure où l'on constate que le refus névrotique de l'un peut entraîner l'inhibition de l'autre.

## SEXUALITE ET LISIBILITE DE L'IMAGE

Lire les images suppose une certaine acuité visuelle. Quiconque souffre d'une dysfonction ou d'une malformation du système ophtalmique ou perceptif ne peut exercer ce pouvoir de lecture qui commence par la claire identification de formes simples et de leurs relations. Cette remarque, apparemment triviale, va cependant nous conduire à considérer, là encore, un cas limite qui révèle le rapport étroit qui lie le visuel au sexuel. La cécité névrotique ou psychotique a été étudiée par Freud, notamment dans « le trouble psychogène de la vision » (1910). Comme dans les sections précédentes, nous entendons ici diriger l'attention sur la complexité réelle du processus de lecture de l'image de manière à nous prémunir contre la conceptualisation trop abstraite, quasi-idéaliste, des constructions purement cognitives de la sémio-linguistique ou même de la pragmatique. L'image ne peut pas être saisie indépendamment du regard, c'est-à-dire d'un acte de saisie, de pénétration et d'organisation de l'espace. L'oeil est en effet un organe en continuité biologique avec la totalité du corps, et non une simple transparence entre l'« âme » et le « monde ». Trop souvent la vision est implicitement conçue sur le mode passif. Il ne suffit pas de *voir* : on ne peut lire des images sans *regarder*, de même que la musique demande à être *écoutée* plutôt qu'*entendue*. Le regard est inquisiteur, fouineur et jouisseur. Un riche répertoire de métaphores témoigne de cette voracité ophtalmique : on « mange des yeux », on a « les yeux plus grands que le ventre », on se « rince l'oeil » au sens argotique de s'abreuver (« se rincer la dalle »), on « s'en met plein les mirettes », etc. on peut même « déshabiller du regard ». On peut également, comme un voleur, lancer des regard « furtifs », « dérobés », « en-dessous ». La littérature existentialiste a pleinement exploité, en son temps, la phénoménologie du regard qui classe, juge et condamne. Notre héritage primate en ce qui concerne les rapports de dominance sociale oblige chaque culture à définir une économie symbolique du regard dont certaines instances peuvent avoir le même statut légal que l'insulte, l'agression ou le viol.

La lisibilité de l'image est donc fonction de la compétence du regard, non seulement d'une compétence physico-chimique et neurophysiologique, mais aussi d'une compétence psychologique et sémiotique qui permet de « voir les choses en face », de

« n'avoir pas froid aux yeux », de ne pas « s'aveugler devant l'évidence », de « ne pas avoir peur de regarder ça », bref de lire à haute voix, pour ainsi dire, cet alphabet biologique de formes simples et pertinentes, quitte à déshabiller des yeux ces corps vêtus qui se cachent dans le prétexte de l'anecdote, le sujet du tableau, les poses de l'album de famille, la publicité de l'affiche ou du film.

Les dysfonctions du regard ne sont naturellement pas le propre exclusif des individus mais s'observent aussi dans certaines sociétés. Deux cas symptomatiques de cécité institutionnelle sont d'une part l'univers asexué des films de Walt Disney et d'autre part l'idée — qui s'est constituée au cours du XX<sup>ème</sup> siècle — que le cirque est un spectacle pour enfant parce qu'il est perçu comme « moralement sain » dans la mesure où l'on considère qu'il ne donne à voir ni sexe ni violence, alors qu'au siècle précédent il polarisait les fantasmes qui unissent l'un à l'autre et que de nos jours le cirque d'avant-garde restaure ce lien, souvent d'ailleurs en se contentant de laisser apparaître le dynamisme propre à ses techniques et à son code.

Pouvoir voir, ne pas pouvoir voir, le refus et la volonté de voir, l'impuissance à regarder aussi bien que son excès forment un noeud de tensions au coeur de l'acte de lecture de l'image. Dans un essai récent sur *Le corps, l'espace et le temps*, Sami-Ali (1990) apporte une réflexion particulièrement pertinente à cette problématique par le biais d'analyses de cas de cécité névrotique et psychotique. Il y montre à quel point la faculté de voir, de regarder et de lire est lié au sexuel « comme si » dans le cas de la cécité hystérique — modèle des troubles fonctionnels de la vision — « le visible faisait un avec le sexuel » (106). Grâce à ce que suggèrent ces cas limites, Sami-Ali montre que la relation à l'espace visuel est la relation à un espace imaginaire, projection du corps propre :

cette projection demeure liée à la genèse de l'espace et du temps à travers le corps propre fonctionnant comme schéma de représentation. [...] Une géométrie peut se concevoir dans laquelle l'espace et les objets qui l'occupent sont autant de formes où se projette, transposée à l'infini, la même réalité corporelle. (139)

En bref, le pouvoir de lire l'image présuppose le pouvoir de jouir de son corps propre, de l'autre et de l'espace que leur con-

jonction fonde — d'être bien dans la peau de l'espace, pourrait-on dire.

## CONCLUSION

L'ampleur du champ abordé dans cet article exclut qu'il puisse être exploré dans sa totalité. En particulier nous nous sommes limités à la lecture de l'image fixe et donc condamnés à ne pas développer autant qu'il le faudrait la dimension narrative. Les formes simples semblent bien néanmoins être « lues » dans un cadre temporel grâce à la construction d'un avant qui permet de les embrayer sur des fantasmes individuels, et de les porter vers un après, générateur d'une tension que l'image ne peut résoudre. Si l'on prend en compte l'ensemble des « coups de sonde » ébauchés jusque là, on peut donc se demander si l'image érotique ne serait pas la seule image qui soit vraiment lue, si elle ne serait pas en quelque sorte à la fois test et emblème de la lecture, ne pouvant jamais donner ce qu'elle promet, corrélat d'un lecteur insatiable, peut-être même modèle prototypique de tout récit. N'est-elle pas en effet le lieu où s'articule une morphologie (biologiquement) pertinente qui fonde la transhistoricité de sa lecture qui est interprétée à la fois au sens d'interprétation musicale dans la variété des codes culturels, et au sens fort de *l'interprétant* Peircien par la jouissance. Entre ces bornes qu'elle présuppose la narrativité peut se déployer autour de l'interdit et y puiser la dynamique de son itérativité.

© Paul Bouissac 1992

## BIBLIOGRAPHIE

- Allen, L.S., Hines, M., Shryne, J. E. et Gorski, R. A. (1989). « Two Sexually Dimorphic Cell Groups in the Human Brain ». *Journal of Neurosciences*. No 9, 497—506.
- Bancroft, J. (1980). « Human Sexual Behaviour ». In C. R. Austin and R. V. Short *Human Sexuality*. Cambridge : Cambridge University Press. 34—67.
- Bataille, G. (1928/1970). *Histoire de l'oeil*. In *Oeuvres complètes I*. Paris : Gallimard.
- Bouissac, P. (1986). « Iconicity and Pertinence ». In P. Bouissac, M. Herzfeld and R. Posner eds. *Iconicity. Essays on the Nature of Culture*. Tübingen : Stauffenburg Verlag. 193—213.
- Bower, T.G.R. (1966). « The Visual World of Infants ». *Scientific American*. 215. 80—97.
- Bryden, M.P. (1991). « The Biology of Reading ». *The Semiotic Review of Books*. 2. 2. 5—7.
- Byrne, R. et Whiten, A. eds. (1988). *Machiavellian Intelligence. Social Expertise and the Evolution of Intellect in Monkeys, Apes and Human*. Oxford : Oxford University Press.
- Camhi, J.M. (1984). *Neuroethology. Nerve Cells and the Natural Behaviour of Animals*. Sunderland (MA) : Sinauer Assoc. Inc.
- Eco, U. (1978). « Pour une reformulation du concept de signe iconique ». *Communication*. 29. Paris : Seuil. 141—191.
- Eibl-Eibesfeldt, I. (1975). *Ethology. The Biology of Behaviour*. New-York : Holt, Rinehart and Winston.
- Etiemble. (1987). *L'érotisme et l'amour*. Paris : Arléa.
- Fischer, H. (1977) *Gay Semiotics*. San Francisco : NFS.
- Forster, E.M. (1924/1985). *A Passage to India*. New York : Viking Penguin Books.
- Gorski, R.A., Gordon, J. H., Shryne, J.E. and Southam, A.M. (1978). « Evidence for a Morphological Sex Difference within the Medial Preoptic Area of the Brain ». *Brain Research*. 148, 333—346.
- Goulemot, J.M. (1991). *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lectures et lecteurs de livres pornographiques au XVIII<sup>ème</sup> siècle*. Aix-en-Provence : Alinéa.
- Haug, M., Brain, P.R. et Aron, C. eds. (1991). *Heterotypical Behaviour in Man and Animals*. London : Chapman and Hall.

- Heiligenberg, W. (1991). « The Neural Basis of Behaviour : a Neuroethological View ». *Annual Review of Neuroscience*. 14. 247—267.
- Hubel, D.H. (1982). « Exploration of the Primary Visual Cortex, 1955—78 (a Review) ». *Nature*. 299 No 5883. 515—514.
- Krebs, J.R., et Dawkins, R. « Animal Signals : Mind-Reading and Manipulation ». In J. R. Krebs and N. B. Davies eds. *Behavioural Ecology. An Evolutionary Approach*. Sunderland (MA) : Sinauer Associates Inc.
- Lorenz, K. (1981). *The Foundations of Ethology*. New York : Springer Verlag.
- Maynard Smith, J. (1988). *Games, Sex and Evolution*. London : Harvester-Wheatsheaf.
- Money, J. (1961). « The Sex Hormones and Other Variables in Human Eroticism ». In W. C. Young eds *Sex and Internal Secretions*. Baltimore : Williams and Wilkins. 3rd edition. 1383—1400.
- Money, J. (1980). *Love and Love Sickness : the Science of Sex, Gender Difference, and Pair Bonding*. Baltimore : John Hopkins University Press.
- Money, J. (1986). *Lovemaps : Clinical Concepts of Sexual/Erotic Health and Pathology, Paraphilia and Gender Transposition in Childhood, Adolescence and Maturity*. New York : Irvington Publishers.
- Money, J. (1991). « The Development of Sexuality and Eroticism in Human Kind ». In M. Haug, P. F. Brain et C. Aron eds. 127—166.
- Perper, T. (1985). *Sex Signals : the Biology of Love*. Philadelphia : ISI Press.
- Russel, P.A. (1979). « Fear-evoking stimuli ». In W. Sluckin ed *Fear in Animals and Man*. New York : Van Nostrand Reinhold. 86—124.
- Sami-Ali. (1990). *Le corps, l'espace et le temps*. Paris : Bordas.
- Thom, R. (1981). « Morphologie du sémiotique ». *Recherches sémiotiques /Semiotic Inquiry*. 1. 4. 301—309.
- Tinbergen, N. (1951). *The Study of Instinct*. Oxford : Oxford University Press.
- de Waal, F. (1989). *Peacemaking among Primates*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Whalen, R.E. (1991). « Heterotypical Behaviour in Man and Animals : Concepts and Strategies ». In M. Haug, P. F. Brain, C. Aron eds. 215—227.
- Wyllie, I. (1981). *The Cuckoo*. London : Batsford.

